

# dominique bagouet, la planète disparue

**raphaël de gubernatis, le nouvel observateur – décembre 1992**

*Ce jeune et génial chorégraphe, qui vient d'être emporté par le sida à l'âge de 41 ans, avait su aussi réunir autour de lui une péliade d'artistes brillants, danseurs, plasticiens et musiciens. Une perte irréparable pour la danse.*

*« Ach wie flüchtig, ach wie nichtig/Ist der Menschen Leben !/Wie ein Nebel bald entsethet/Und auch wieder bald vergehet/So ist unser Leben, sehet (1) ! »*

Qu'elles sont aujourd'hui déchirantes, les paroles de cette cantate de Bach que Dominique Bagouet avait sciemment choisies comme pour exalter la fragilité de sa belle écriture ou dévoiler secrètement son propre drame, lui qui se savait depuis longtemps atteint par l'épouvantable mal qui vient de l'emporter! Qu'elle avait été douloureuse aussi, cette première parisienne de son spectacle **so schnell**, il y a trois semaines à l'Opéra, alors que sa compagnie, première troupe de danse contemporaine française à se produire au Palais Garnier, recueillait les ovations enthousiastes du public : des ovations auxquelles se mêlaient les larmes de tous ceux qui savaient que déjà Dominique se mourait chez lui, à Montpellier.

S'il n'avait été chorégraphe et s'il n'avait vécu en ce siècle, Dominique Bagouet eut été quelque chose comme Marivaux, écrivions-nous alors. Sa danse en avait la volubilité, la grâce savante et l'enjouement. Elle en cultivait l'insolence amusée, l'art consommé du langage, le goût des revirements inattendus. Grave ou légère, son écriture se colorait d'une élégance, d'une intériorité enivrantes. Il n'y avait cependant rien chez lui de l'aimable et cruel cynisme du XVIIIème siècle. Sous forme d'auto-dérision, sa seule désinvolture ne s'exerçait qu'à ses dépens. Chez lui en effet, comme dans ses chorégraphies, tout était sensibilité inquiète, luminosité et délicatesse, énergie et vaillance, générosité extrême. Une générosité métamorphosée sur scène en bonheur frémissant.

Natif d'Angoulême où réside toujours sa famille et où il sera inhumé, Dominique Bagouet reçoit à Cannes une formation classique dans l'école de Rosella Hightower avant d'obtenir ses premiers engagements au Grand Théâtre de Genève, alors sous la coupe de Balanchine, puis auprès de Félix Blaska et de Maurice Béjart. En 1974, en quête d'une foi nouvelle, il s'initie, émerveillé, à la magie de Carolyn Carlson, effectue dans la foulée le pèlerinage obligé à New York, s'y plie tout d'abord aux techniques de Limon et Graham, avant d'aborder enfin le monde des « postmoderns » auprès de Cunningham et de Trisha Brown. Il s'affirme toutefois très indépendant lorsqu'il se voit octroyer un premier prix de chorégraphie au Concours de Bagnolet en 1976. De danseur, il est devenu tout naturellement chorégraphe et fonde ainsi sa compagnie. C'est pour se forger aussitôt une réputation d'original. Il donne dès lors dans un style délicieusement fleuri avec des pièces comme **suite pour violes, sous la blafarde** ou **insaisies** ; évanescence et nonchaloir y flottent au cœur de figures finement ciselées, avec un je-ne-sais-quoi de mélancolie, fugitive et discrète comme un sanglot étouffé. Il y a du Watteau alors chez Bagouet : l'on entrevoit d'ailleurs sur le satin des costumes ces mêmes pâles reflets qui éclairent *L'embarquement pour Cythère*.

Mais cette grâce native évolue vite. Les ouvrages s'étoffent ; de poétiques ils deviennent accomplis, inspirés et brillamment construits. Le souffle se fait large, la vision saisissante, l'écriture virtuose et savante. Entre-temps, avec la bénédiction du ministère de la Culture, Dominique Bagouet est accueilli dès 1980 par Georges Frêche à Montpellier, à la tête de ce qui deviendra bientôt le plus remarquable des Centres chorégraphiques nationaux. Il y lance le Festival international de Danse dès 1981 ; s'entoure de danseurs qu'il veut exceptionnels, tout en les poussant à affirmer leur personnalité sous l'empire de cette générosité dont jamais il ne se départira ; s'attache la collaboration de musiciens comme Gilles Grand, Denis

Levaillant, Marc Monnet, Tristan Murail, Pascal Dusapin, ou de plasticiens qui ont pour nom Boltanski, William Wilson ou Christine Le Moigne.

Chacune de ses créations charrie son lot de découvertes, d'audaces, d'humour, de réflexions inédites, de fantaisie débridée. Le petit prince, comme on le nomme, se fait monarque. Du **crawl de lucien** à **fantasia semplice**, créé pour le Ballet de l'Opéra de Paris, d'**assai** au **saut de l'ange** et aux **petites pièces de berlin**, de **meublé sommairement** à **so schnell** et **necesito**, Dominique Bagouet compose quelques chefs d'œuvre pour s'affirmer insensiblement comme le plus grand de nos chorégraphes. Sans vain tapage autour de son nom ni concession aucune au mercantilisme qui gangrène la création chorégraphique, sans jamais dévier non plus de la voie étroite qu'il s'est tracée.

Il est l'un des seuls, le seul peut-être, à cultiver une écriture qu'on nomme chorégraphie. C'est cette écriture déliée et toujours renouvelée qui fascine et séduit tour à tour : à Berlin où on l'accueille avec enthousiasme, à Rome, à Madrid, dans toute la France et désormais dans le monde entier, même si la pusillanimité de bien des programmeurs ne s'accommode guère de ce déconcertant talent d'airain. On s'en aperçoit désormais : Dominique Bagouet porte en lui l'avenir de la danse française, loin des succès éphémères des uns, du déclin ou des compromissions des autres. Le ministère de la Culture ne s'y était pas trompé, qui l'a toujours régulièrement soutenu. Il n'y a que les salles parisiennes qui longtemps feront la fine bouche jusqu'au jour où elles se rendront compte que son public est désormais considérable et fidèle. On l'acclame au Théâtre de la Ville, et maintenant à l'Opéra, dans le cadre du Festival d'Automne.

Sa mort symbolise la fin d'une époque, celle où la nouvelle danse française jaillissait de toutes parts, en éblouissantes cascades. Depuis, la ferveur est retombée, bien des talents se sont dévoyés ou taris. Dominique Bagouet était l'un des seuls, voire le seul, à maintenir sans fléchir le cap vers le sommet. Et c'est lui qui disparaît, comme s'il fallait que la mort frappe obligatoirement là où elle pouvait faire le plus de mal.

#### **raphaël de gubernatis, le nouvel observateur – décembre 1992**

(1) « Ah ! Combien vaine, ah ! Combien incertaine / est la vie de l'homme. / Comme un nuage qui bientôt apparaît / et bientôt tout soudain disparaît, / ainsi va notre vie ! » Texte de Michaël Frank, utilisé par Bach pour sa cantate BWV 26.